

naître ; le vieux chef suivait toute cette scène d'un regard inquiet ; son anxiété augmenta encore quand il vit que mon oncle avait l'intention de suivre son camarade chez lui : il voulut accompagner les deux jeunes gens.

L'officier représentait à mon oncle, dans les termes les plus énergiques, qu'il y avait de la folie à passer ainsi sa vie parmi les sauvages, qu'il se devait à sa famille, à son roi, à son pays ; John répliquait en racontant tout ce qu'il devait à son père adoptif. Son ami ne le pressa pas trop, mais il informa aussitôt le colonel et lui raconta l'histoire de Charles Grant, en réponse de quoi un exprès fut aussitôt dépêché vers le pseudo-Peau-Rouge, lui enjoignant de rejoindre son régiment dans le plus court délai.

L'hésitation n'était plus possible, à moins que Charles ne consentit à être considéré comme déserteur. John l'expliqua au vieux chef, qui était accablé de douleur et s'efforçait, par de tendres paroles, de le décider à rester avec lui.

— « Revenez, mon John, revenez avec votre vieux père ! Pourquoi voulez-

vous redevenir un Visage-Pâle ? Mon John, ne brisez pas le cœur de votre père Indien ! »

On essaya de tous les moyens pour le consoler, mais en vain ; on alla jusqu'à lui dire que le Grand-Esprit appelait son fils loin de son peuple. Il fit un choix des plus belles fourrures et exigea que mon oncle les emportât ; puis il lui dit un adieu définitif et retourna vers son pays.

Mon oncle partit aussitôt pour New York, où son histoire extraordinaire était arrivée avant lui, et où chacun, — surtout les dames, — était impatient de le voir. Une jeune Américaine, qui l'entendit raconter ses aventures avec modestie, s'enthousiasma pour son courage et sa simplicité ; il ne resta pas insensible à l'intérêt de cette aimable personne et demanda sa main. Parmi les cadeaux de nocces, figurèrent le tomahawk et le couteau à scalper, qui resteront à tout jamais pendus dans le hall, en souvenir de Michigan John, redevenu Charles Grant de Glen.

Imité de l'anglais par
C. DICKSON.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

PREMIÈRE PARTIE

XX

(Suite)

Voyons, c'est peut-être le père de l'enfant qui l'a fait enlever à la mère ? ... Pourquoi non ? Ce pourrait être aussi la famille de ce dernier pour l'empêcher de le reconnaître, ou pour tout autre motif, qui a voulu faire disparaître l'enfant. ... Oui, c'est possible. Mais ce sont là des suppositions, et j'en pourrais faire bien d'autres. Ce qu'il me faut, c'est une certitude. Où la chercher ? Comment la trouver ? ... Ainsi que je le disais tout à l'heure, le mystère est profond, je suis dans la nuit !

Heureusement, il y a la mère. Oui, tout mon espoir est en elle. Pourvu qu'elle vive !

Morlot en était là de son monologue, lorsqu'il s'arrêta devant un groupe de douze à quinze personnes qui causaient avec beaucoup d'animation.

Le vol de l'enfant était déjà connu dans tout Asnières, et les hommes et les femmes, parmi lesquels se mêla l'inspecteur de police, se livraient à toutes sortes de commentaires sur la mystérieuse affaire.

— C'est clair comme le jour, disait une femme, la coquinerie était combinée d'avance.

— Mais la jeune femme ne se doutait donc de rien ?

— Il faut le croire. Dans tous les cas, on ne peut rien savoir d'elle, puisque ce matin, en ne retrouvant plus son enfant, elle est devenue folle. Vous comprenez, une révolution pareille. ...

— C'est épouvantable ! s'écria une mère qui tenait dans ses bras un bébé de cinq ou six mois.

— Ainsi, reprit une autre, c'est la nuit dernière que le coup a été fait ?

— Oui, puisque l'enfant est né hier après-midi.

— A quelle heure ? demanda un homme.

— Dame, personne n'était là pour le dire, et il est probable que la mère dormait.

— Ce ne peut être qu'après le départ de la sage-femme, qui était encore dans la maison à neuf heures.

— Alors, reprit l'homme qui venait de parler, je ne crois pas me tromper en disant que c'est vers dix heures que l'enfant a été enlevé.

Morlot s'approcha de lui.

— Vers dix heures, dites-vous ? l'interrogea-t-il.

— Oui.

— Vous avez donc vu ou entendu quelque chose ?

— Je n'ai rien entendu, mais j'ai vu. ...

— Eh bien, vous avez vu ?

— Oui, dites-nous ce que vous avez vu, crièrent plusieurs voix.

— Voilà : Hier soir, je passais au bord de la Seine ; il pouvait être neuf heures et demie ; je remarquai une belle voiture qui était arrêtée au bord de l'eau ; elle était attelée de deux chevaux, deux superbes bêtes, ma foi. ... Le cocher, dont je ne pus voir que le bas du visage, était sur son siège. Un peu avant dix heures je repassai ; la voiture se trouvait à la même place, le cocher était toujours sur le siège. La curiosité me prit et je voulus savoir ce que la voiture attendait et si elle resterait encore là longtemps. Je m'éloignai un peu, puis je revins, en me rasant et à petits pas, me cacher derrière un buisson.

Au bout d'un instant je vis apparaître une femme, qui me parut grande et qui était vêtue de noir. Elle marcha rapidement vers la voiture.

En même temps j'entendis une grosse voix d'homme qui disait : « Allons donc. » Je pus voir très-bien que la femme portait quelque chose dans ses bras.

— C'était le pauvre petit, dit une femme.

— J'en suis presque sûr maintenant, continua l'homme. Bref, la femme noire monta dans la voiture, et aussitôt les chevaux filèrent comme si le diable les emportait.

— Quelle direction la voiture a-t-elle prise ? demanda Morlot.

— La direction de Paris, je suppose, car, après avoir traversé le pont, je l'ai encore entendu rouler sur la route d'Asnières.

— La voix qui a dit : « Allons donc, » était-ce celle du cocher ?

— Sans pouvoir l'affirmer, je crois que la voix sortait de la voiture.

— Voilà encore un renseignement dont je dois prendre note, se dit Morlot en s'éloignant ; s'il ne m'apprend pas grand-chose, il me confirme que ce sont des gens riches qui ont machiné l'enlèvement. C'est avec des renseignements entassés les uns sur les autres et bien analysés qu'on arrive souvent à faire d'importantes découvertes.

Adresse, intelligence, patience et persévérance, voilà ce qu'il nous faut à nous autres. Je ne sais pas encore de quelle intelligence je suis doué ; mais adroit, je le suis. Quant à la patience, j'en ai autant et même plus que pas un.

Satisfait d'avoir fait son éloge à lui-même, il s'en alla demander des nouvelles de Gabrielle, avant de retourner à Paris.

XXI

Les soins ne manquèrent pas à Gabrielle. Mais pendant près d'un mois elle fut entre la vie et la mort. Le médecin et la sage-femme firent preuve du plus grand dévouement. Ils luttèrent contre la maladie avec le plus grand courage, prenant à peine le repos qui leur était nécessaire. Ils ne se lassèrent point, car ils ne perdirent pas un instant l'espoir de la sauver.

Dès les premiers jours, elle avait été l'objet de nombreuses sympathies. On la plaignait, on souhaitait sa guérison, on faisait des vœux pour que les recherches auxquelles se livrait la police fussent couronnées de succès. Chaque jour plus de vingt personnes se présentaient à la maison de la rue Vieille-d'Argenteuil pour avoir de ses nouvelles.

Sa mort eût été en quelque sorte un deuil public. Aussi la joie fut-elle grande quand on apprit qu'elle allait mieux, que les forces lui revenaient et que le médecin avait déclaré qu'elle n'était plus en danger.

Cette satisfaction donnée à ceux qui s'intéressaient si vivement à la jeune femme, se changea bientôt en consternation lorsqu'on sut que si l'on n'avait plus à craindre pour sa vie, il n'en était pas de même de ses facultés intellectuelles.

En effet, le médecin ne pouvait plus douter de l'affection cérébrale qui s'était déclarée à la suite de la commotion violente éprouvée par la malheureuse enfant. Toutefois, les désordres produits dans le système nerveux central n'étaient peut-être pas aussi graves qu'on pouvait le supposer ; mais il paraissait difficile de déterminer, pour le moment, qu'elles étaient les altérations organiques du cerveau. Dans tous les cas, il y avait aliénation mentale ; la raison était éteinte, sinon pour toujours, mais pour un temps plus ou moins long.

Il y eut pour Gabrielle une recrudescence de sympathie ; son malheur, le mystère qui l'entourait, défrayaient toutes les conversations, et les plus indifférents eux-mêmes ne parlaient d'elle qu'avec un sentiment profond de compassion.

On se préoccupait de plus en plus des recherches que faisait la police ; on en attendait les résultats avec anxiété.

On disait :